Toorawa Sh. M.,
Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr and Arabic Writerly Culture, a Ninth Century Bookman in Baghdad.

Oxon, Routledge, 2005,
glossaire, bibliographie, index, 214 p.
ISBN : 978-0415297622

C'est à travers l'itinéraire d'un personnage particulier, le libraire et *adīb* Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr (m. 893), que l'auteur s'intéresse à la question des relations entre oralité et écriture, aux débuts de l'époque abbasside (IXe siècle particulièrement), dans le but de réfuter certaines thèses admises et de les remplacer par de nouvelles lectures, dont une réévaluation de la place du support écrit et de la diffusion de l'écriture et de la lecture.

L'auteur propose à cet effet une monographie très documentée, notamment en ce qui concerne les sources premières, consacrée à un personnage jusque-là peu connu, l'étudiant à la fois pour lui-même et comme emblème d'un nouveau profil de lettrés, dont il défend l'apparition à l'époque. L'ouvrage est dense et l'argumentation est parfois ralentie ou dispersée par le nombre de références et la somme des informations.

S'agissant des rapports de l'oralité et de l'écriture, Toorawa tranche de manière nette en faveur de « The Presence and Insistance of Books » (chapitre 2), sitôt développé, dans le chapitre 1, le passage « From Memory to Written Record ». Ces deux chapitres laissent parfois l'impression que le souci de mettre en évidence la place de l'écrit dans la culture abbasside naissante, *a contrario* des tenants d'une oralité hégémonique (pourtant de moins en moins nombreux), conduit l'auteur à tenir par intermittence un propos excessif en sens inverse, quoiqu'il ait raison d'affirmer, de manière récurrente, que la diffusion du papier et des techniques y afférant, ne pouvaient manquer d'avoir eu un effet patent sur l'organisation de la culture et de sa diffusion.

On pourrait ainsi regretter que les apports théoriques d'autres travaux sur les rapports entre l'oralité et l'écriture n'aient pas été assez exploités ; on pensera notamment, le hasard de la recension les rapprochant dans ce même *Bulletin*, aux contributions de Schoeler sur le sujet, certes citées, mais dont les implications, à la fois épistémologiques et culturelles, sont insuffisamment prises en compte. Elles auraient certainement contribué à relativiser certaines positions ou à les nuancer à bon escient. À titre d'exemple, les considérations, parfois catégoriques, avancées par Toorawa sur le « Classical Arabic » (p. 12), l'expansion de l'écrit, ou l'enseignement « public » (p. 13), ne sont-elles pas prématurées pour la période considérée, quoique l'auteur ait raison de souligner que la conservation de « l'héritage littéraire [1] » (p. 15) ne pouvait se faire sans support ? L'exemple paradoxal, et un peu plus tardif, d'al-Ṣūlī (m. 947), attaquant le *ṣuḥufī* (celui qui prend son savoir dans les feuillets), alors qu'il était réputé en être lui-même un, souligne fort justement les complexités de la situation, et appelle sans doute à être plus prudent encore sur ce qui se passait quelques décennies auparavant.

Une autre question, soulevée par les exemples proposés p. 25, est celle de déterminer la signification, ou plutôt les significations, que pouvait prendre le terme *kitāb* dans les citations rapportées pour soutenir que la diffusion de l'écrit était plus importante qu'on ne tend à le dire. Si l'auteur a raison d'indiquer que, dans les trois cas, il s'agit d'un objet matériel, la question demeure de savoir s'il s'agit chaque fois du même objet (qu'il s'agisse de son volume ou de la manière dont a été élaboré son contenu, autrement dit, il est difficile d'y échapper, de son rapport à l'oralité).

Le chapitre 3 intitulé « Reciting Poetry, Telling Tales » présente, pour commencer, un aspect peu connu d'Ibn Abī Ṭāhir, son talent de poète, visiblement passé sous silence par certains biographes ou anthologues, anciens et modernes, parce qu'il n'était pas à proprement parler un poète professionnel vivant de sa poésie. On pourrait dire qu'en quelque manière, Ibn Abī Ṭāhir anticipait ce qui allait devenir, par la suite, une qualité primordiale des lettrés, à savoir la capacité de maîtriser les « deux arts » comme preuve de la qualité d'*adīb*.

Si le poète Ibn Abī Ṭāhir a été occulté par les Anciens, le transmetteur/conteur (*rāwī*), au contraire, a été montré du doigt. Sh. Toorawa rappelle, exemples à l'appui, combien il est délicat de définir, pour l'époque, des termes comme *ḫurāfa* ou *asmār*. Une citation d'Ibn al-Nadīm permet de penser qu'Ibn Abī Ṭāhir ne se contentait pas de transmettre des informations, mais qu'il élaborait lui-même des récits « mensongers », autrement dit des récits de fiction (p. 46-47). On ignore, par contre, dans quelles circonstances il le faisait et comment il véhiculait ces récits. Si rien ne permet de présumer que c'était lors de veillées, rien ne permet davantage de considérer, comme le fait Toorawa, p. 50, que c'était forcément par le biais d'ouvrages écrits. On est d'ailleurs autorisé à se demander, par analogie, si Ibn al-Nadīm ne parle pas de ces supports écrits, qui servaient d'aide-mémoire aux performances orales des conteurs, dont on trouve des traces jusqu'au vingtième siècle, dans les

(1) On peut se demander si, pour le IXe siècle, il s'agit d'un héritage littéraire ou plutôt d'un legs en voie de constitution.

BCAI 24 (2008) Toorawa Sh. M.: Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr and Arabic Writerly Culture, a Ninth Century Bookman in Baghdad., recensé par Katia Zakharia
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ateliers de copie des *siyar*, par exemple ; autrement dit, une nouvelle fois, d'un témoignage de l'imbrication de l'oralité et de l'écriture. Dans ce sens, on peut également relativiser la notion de diffusion du savoir, défendue par Sh. Toorawa, dans les chapitres précédents, en rappelant que ces livrets et autres « écrits » avaient une diffusion limitée aux conteurs professionnels. On peut avoir quelque difficulté à saisir comment, dans le même mouvement, l'auteur invite à dissocier poète amateur et poète de métier, et récuse l'idée que les « lecteurs » professionnels étaient une minorité.

Le chapitre 4 s'ouvre sur des données moins hypothétiques, puisque, sous le titre « Being a Bookman », il commence par présenter la vocation d'enseignant d'Ibn Abī Ṭāhir, dont on trouve une trace écrite chez ses biographes. Une fois établi que l'homme enseignait, surgit pourtant un autre problème : que faut-il comprendre par ce qui est dit dans les sources classiques de sa manière de pratiquer l'enseignement ? À cet effet, Sh. Toorawa tente de décrypter une affirmation de Ǧaʿfar Ibn Muḥammad Ibn Ḥamdān (m. 935), rapportée (une fois de plus) par Ibn al-Nadīm (p. 51), car elle contient deux vocables (*ʿāmm(ī)* et *taḫaṣṣaṣa*), dont la signification contextuelle pose problème, et qui ont conduit à des traductions très diverses. S'agit-il de l'opposition entre vulgaire et élite ? Culture générale et spécialisation ? Ou même, s'agissant de l'usage particulier qu'en fait Ibn al-Nadīm, d'une opposition entre sympathies sunnites et chiites ? Derrière ce problème, et le cas singulier d'Ibn Abī Ṭāhir, se profilent de nombreuses questions sur le statut de l'enseignant à l'époque, ses revenus, ses circuits de formation, ses collègues, etc. Tant d'interprétations peuvent être justifiées, qu'il aurait sans doute été plus prudent de ne pas céder à la tentation d'en privilégier une au détriment des autres, comme le fait l'auteur, d'autant qu'il réussit fort bien à mettre en évidence nos difficultés à accéder à la signification de ces documents d'un autre temps.

Le qualificatif de *warrāq* attribué à Ibn Abī Ṭāhir donne l'occasion à l'auteur de décrire la situation des marchands de papier, de manuscrits et copistes, ces trois fonctions étant généralement associées chez les libraires.

Une autre question délicate est suscitée par certaines sources anciennes qui utilisent le terme *kātib* pour décrire Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr. L'auteur fait observer que les biographes qui emploient ce terme sont plutôt les historiographes, alors que la plupart des *udabā'* s'en abstiennent. Mais, considérant que ni les uns ni les autres ne mentionnent que Ṭayfūr était au service d'un homme de pouvoir et qu'il ait exercé sous ses ordres le métier de secrétaire, auquel le terme renvoie habituellement, Toorawa en déduit, p. 60-61, que *kātib* voulait déjà dire « homme de l'écrit », au sens d'écrivain ou d'auteur, et qu'il était donc utilisé ici dans un sens très proche de son sens moderne. Dans la même partie, l'article de Carter, « *Kātib* in fact and fiction » est questionné, ou plutôt remis en question. Il ne m'a pas été possible de comprendre pourquoi l'affirmation de Carter que le *kātib* idéalisé, décrit par les Anciens, n'est qu'un cliché littéraire, contredisait la position défendue par Toorawa et devait être « revisited » (p. 61). Quant à l'emploi de *kātib* dans son sens d'auteur, il faudrait, pour retenir cette proposition, qu'elle soit étayée par plusieurs autres occurrences et attestations.

Le chapitre se clôt par l'énumération des titres des écrits attribués à Ibn Abī Ṭāhir.

Le chapitre 5, « Navigating Partisan Schools » est consacré à déterminer si Ibn Abī Ṭāhir avait des positions doctrinales fermes, s'il était partisan d'un courant idéologique, religieux ou culturel, au détriment des autres. Pour répondre à cette question, l'auteur revient, dans un premier temps, sur les origines du personnage, descendant des *abnā'*, donc d'origine persane. Ce qui conduit à aborder deux pistes attendues, à savoir ses relations avec le chiisme, d'une part, et sa position dans la querelle de la *šuʿūbiyya*, de l'autre. ǹ travers cet exemple, Toorawa entend établir que l'implication des *udabā'* dans ce type de conflits intellectuels avait beaucoup perdu de sa vigueur à l'époque étudiée et qu'à la différence de leurs prédécesseurs, ils étaient moins des hommes de clan ou de parti pris, que des personnages modérés, sans implications particulières. Il réunit à cet effet des informations qui dépassent largement le cadre de la monographie et forment une documentation utile et intéressante. Mais au fil de la lecture, on comprend bien le choix qui a présidé au titre de ce chapitre. On est en effet emmené à naviguer dans des profondeurs souvent insondables et la plupart des questions restent en suspens, les éléments qui nous ont été transmis de cette époque-là ne permettant pas de les trancher.

Le chapitre 6, « Precedence and Contest » poursuit logiquement le précédent en restreignant les débats culturels au champ littéraire. La première partie est consacrée à un texte d'Ibn Abī Ṭāhir, s'inscrivant dans la longue tradition de la *mufāḫara*, et traitant des mérites comparés de la rose et du narcisse, pour trancher en faveur de la rose. S'il n'est guère possible de déterminer s'il avait composé ce texte en réponse à un poème d'Ibn al-Rūmī sur le même thème, dans lequel ce dernier donnait, au contraire, la préséance au narcisse, ou si, inversement, c'était Ibn al-Rūmī qui avait composé son poème pour répondre à Ibn Abī Ṭāhir, l'étude de ce thème dans les sources

BCAI 24 (2008) Toorawa Sh. M.: Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr and Arabic Writerly Culture, a Ninth Century Bookman in Baghdad., recensé par Katia Zakharia
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

contemporaines des deux auteurs, puis ultérieures, permet au moins d'affirmer la présence, derrière le jeu esthétique, d'une allégorie avec un contenu politique implicite, dans laquelle la rose est le calife et le narcisse le secrétaire de chancellerie ou le courtisan d'origine persane (p. 90-93).

Ensuite, la position d'Ibn Abī Ṭāhir dans la querelle ayant opposé partisans et adversaires du poète Abū Tammām et de son disciple al-Buḥturī est examinée. Quoiqu'Ibn Abī Ṭāhir ait été un des transmetteurs d'Abū Tammām, il ne le défendait pas aveuglément, voyait ses plagiats et les dénonçait. Sa position médiane reflète, pour Toorawa, l'émergence de nouvelles sensibilités, qui font une place aux Modernes dans l'espace littéraire, sans pour autant dénigrer les Anciens ou les néo-classiques. C'est avec la même modération qu'Ibn Abī Ṭāhir rend compte d'une joute oratoire entre partisans de l'homo- et de l'hétérosexualité à laquelle il a assisté. Il rapporte avec précision les termes de la dispute et blâme les deux parties dans leurs excès, trouvant à chacune des arguments dignes d'attention.

Au terme des deux chapitres 5 et 6, Sh. Toorawa affirme « *udabā'* like Ibn Abī Ṭāhir appear to have had no theological, doctrinal or partisan axes to grind » car « the littérateur could no longer be – and could no longer afford to be – one-sided » (p. 100). C'est pour lui l'indice d'une transformation du profil moyen des lettrés, accédant aux livres et à l'écrit, sans forcément se trouver dans la contrainte ou le désir de prendre parti, que ce soit sur le plan religieux, idéologique ou esthétique.

Pour mieux cerner ce nouveau profil, l'auteur consacre le chapitre 7 aux « "Bad Boys" of Baghdad ». Faisant sienne la démarche fructueuse appliquée par Hilary Kilpatrick à l'étude des *Aġānī*, se fondant sur la rhétorique de la composition (les *aḫbār manẓūma*), il cherche à déterminer les réseaux auxquels appartenait Ibn Abī Ṭāhir en étudiant à cet effet les contextes dans lesquels il est cité ou les autres biographies qui jouxtent la sienne dans certains ouvrages (qui ne recourent pas au classement alphabétique). La démarche est judicieuse et lui permet de mettre en évidence certains réseaux. La dernière partie du chapitre est consacrée à présenter les personnages marquants de ces réseaux (Abū Hiffān, Abū al-ʿAynā', Saʿīd Ibn Ḥumayd) et les cercles qui les réunissaient, un microcosme dans lequel la plupart des *udabā'* en venaient à se connaître. Auparavant, grâce à cette étude des "proximités" textuelles, l'auteur propose une nouvelle interprétation de l'expression *šayāṭīn al-ʿaskar*, par laquelle certains des personnages mis en évidence étaient désignés. Sh. Toorawa, après avoir retracé l'historique de cette expression, parvient à montrer, d'une manière qui me semble concluante, que *ʿaskar* ne fait sens que si on admet qu'il ne s'agit pas d'un nom commun, désignant l'armée, mais d'un toponyme, ʿAskar al-Mahdī, *i. e.* al-Ruṣāfah. Il n'est donc pas question des « démons de l'armée » mais des « démons d'al-ʿAskar ». Il serait intéressant de pousser plus avant cette étude, pour analyser en détail les liens de ces *šayāṭīn al-ʿAskar* avec les *muǧǧān al-Kūfa*, au vu des personnages cités et de l'époque mentionnée.

L'ouvrage prend fin par un « Envoi » dont la plus grande partie est consacrée à distinguer deux profils d'*udabā'* : l'homme de cour, tributaire d'un mécène, composant ses écrits sur commande (le modèle retenu est Ǧāḥiẓ) et le nouveau profil de littérateur, emblématisé par Ibn Abī Ṭāhir.

Katia Zakharia
Université Lyon 2

BCAI 24 (2008) Toorawa Sh. M.: Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr and Arabic Writerly Culture, a Ninth Century Bookman in Baghdad., recensé par Katia Zakharia
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net